ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES LETTRES ET ARTS DE SAVOIE

Séance de rentrée 2021

Communication de S.A.R. le prince Serge de Yougoslavie

« Marie-José : ma grand-mère, une reine, femme de culture et savoyarde avant tout »

Monsieur le Président de l'Académie,

Mesdames et Messieurs les Académiciens,

Dirigeants de l'Association Internationale Reine Hélène,

Mesdames et Messieurs,

Ma présence, aujourd'hui au milieu de vous, est le témoignage de la haute estime en laquelle je tiens la compagnie illustre qui groupe en son sein l'élite intellectuelle de la Savoie et bien au-delà, les hommes et les femmes qui ont compté dans les lettres, les arts, les sciences, la justice, les armes et la politique. Je suis heureux de saluer ici d'éminents universitaires, chercheurs et écrivains aux talents éprouvés et quelques-uns de mes compagnons dans l'Ordre des Saints Maurice-et-Lazare.

Le vote unanime par lequel vous avez décerné la médaille d'honneur à ma mère, notre Président d'honneur, m'apparaît comme un nouveau signe de l'unanimité des sentiments d'amitié que les Savoyards éprouvent pour la doyenne d'une famille dont vous avez partagé l'histoire pendant plus de 850 ans et c'est une des raisons qui me font attacher tant de prix à l'invitation dont vous m'avez honoré.

Je ne voudrais pas commencer mon propos sans exprimer un souvenir reconnaissant à tous les académiciens qui se sont succédé depuis plus de deux siècles, en particulier ceux qui ont appartenu à l'Académie durant la présence de ma grand-mère.

Évidemment je veux rendre hommage à toutes les personnes, connues ou non, qui depuis près d'un an ont été victimes de la pandémie, à leurs familles et à tous ceux qui sont guéris mais qui garderont longtemps les traces de ce virus.

Depuis cette époque, la pandémie est passée par là et nous avons appris à vivre autrement. Et ce que l'on espérait être une brève parenthèse dans nos vies se poursuit ! Entre l'avant et l'après (dont on ne sait pas quand il adviendra), il y a un présent qui peut durer et au cours duquel nos relations se voient durablement - et parfois gravement - affectées, que ce soit par la douleur de la maladie, l'épreuve de la solitude, la perte d'un proche, la menace économique et financière, l'incertitude des études à venir ou les redoutables conséquences du décrochage scolaire. Pour tous, il est devenu difficile d'élaborer des projets à court ou à moyen terme.

L'Académie a d'ailleurs été obligée de renvoyer les célébrations de son bicentenaire prévues le 13 novembre 2020.

L'Association Internationale Reine Hélène n'échappe pas non plus à cette réalité. Elle subit, elle aussi, ce temps incertain mais elle n'a jamais cessé d'agir, concrètement, convaincue, comme Charles de Foucauld, que « les difficultés ne sont pas un état passager à laisser passer comme une bourrasque pour nous mettre au travail quand le temps sera calme ; non, elles sont l'état normal ».

Mais cette journée montre que nous avons vaincu la peur et que nous continuons. C'est pourquoi je vous remercie tous pour votre présence.

L'Académie de Savoie, par les travaux de ses membres, par leurs recherches désintéressées, par la clarté qu'ils apportent dans les problèmes qu'ils abordent, reste un des milieux les plus représentatifs de ce génie qui rayonne d'un si vif éclat dans le monde, et qui, depuis des siècles, participe si brillamment à l'œuvre de la civilisation et à l'extension de la culture morale et intellectuelle des nations.

C'est pourquoi ceux que l'Académie distingue considèrent comme un privilège envié d'être associés à ses travaux. Cet honneur est échu à ma grand-mère maternelle qui fut appelée à siéger dans cette illustre assemblée.

Cette solennité, à laquelle vous m'avez convié, l'accueil dont j'y suis l'objet de votre part, me font sentir plus que jamais la force des liens qui nous unissent profondément et je me souviens avec plaisir de la commémoration de ma grand-mère il y a une vingtaine d'années et de l'ouverture des célébrations pour le 6ème centenaire de la création du duché de Savoie que j'ai eu l'honneur de présider, le 5 février 2016.

Quelles sont les origines familiales de la Reine Marie-José ?

La maison de Saxe-Cobourg et Gotha est une branche de la maison de Wettin qui règne sur la Belgique depuis 1831 et sur le Royaume-Uni depuis 1901, et qui régna notamment sur la Bulgarie (1887), le Portugal (1853), la Pologne (de 1697 à 1763), le duché, l'électorat puis le royaume de Saxe (de 1423 à 1918), le grand-duché de Saxe-Weimar (de 1815 à 1918), le duché de Saxe-Cobourg et Gotha (de 1826 à 1918), le duché de Saxe-Meiningen (de 1826 à 1918), le duché de Saxe-Altenbourg (de 1826 à 1918) et les Indes (de 1901 à 1947).

Margraves de Misnie dans l'actuel land de Saxe en 1089, les seigneurs de Wettin devinrent landgraves de Thuringe en 1263, puis ducs de Saxe en 1423 avec la dignité d'électeurs du Saint-Empire romain germanique. Leur ancêtre connu avec certitude est Théodoric I décédé vers 982. Vers l'an 1000, la famille a acquis le château de Wettin dans le Hassegau et en 1030 elle a reçu la Marche de l'Est comme fief. Leur importance dans la Marche orientale saxonne slave (ou Ostmark) a conduit l'empereur Henri IV à les investir avec la Marche de Meissen comme fief en 1089. En 1263 elle a hérité du landgraviat de Thuringe. En 1423, elle a été investie du duché de Saxe lui donnant le titre de prince-électeur du Saint-Empire romain germanique.

La famille se divisa en deux branches en 1485 quand les fils de Frédéric II, électeur de Saxe, se partagèrent l'héritage :

Au fils aîné, Ernest, l'électorat de Saxe, avec pour capitale Wittenberg, d'où la branche dite ernestine ; le chef de cette branche et de la maison de Wettin est Michael-Benedikt de Saxe-Weimar-Eisenach, prétendant au trône de Saxe-Weimar-Eisenach, et petit-fils du dernier grand-duc régnant, Guillaume-Ernest Ier (1876-1923). Parmi les branches cadettes subsistantes, on trouve la branche ducale de Saxe-Meiningen (chef : Friedrich Constantin de Saxe-Meiningen, né en 1980), la branche royale du Royaume-Uni (chef : Richard de Gloucester, né en 1944), la branche ducale de Saxe-Cobourg-Gotha (chef : Hubertus de Saxe-Cobourg-Gotha, né en 1961), la branche princière issue d'Auguste de Saxe-Cobourg-Kohary (chef : Maximilian de Saxe-Cobourg-Gotha, né en 1972), la branche royale de Bulgarie (chef : le tsar des bulgares Siméon II, mon cousin né en 1937), et la branche royale de Belgique.

Au fils cadet, Albert (1441-86), alla le duché de Saxe, avec pour capitale Dresde, d'où la branche dite « albertine ».

Initialement maison de Saxe-Cobourg-Saalfeld, la maison de Saxe-Cobourg et Gotha a donné des souverains au duché de Saxe-Cobourg et Gotha, au Royaume-Uni, à la Belgique, au Portugal et à la Bulgarie. L'actuel chef de la branche ducale de la maison de Saxe-Cobourg et Gotha est le prince Andreas (né en 1943) qui est propriétaire des châteaux de Callenberg près de Cobourg et de la Greinbourg à Grein (Autriche).

Elle accéda au trône de Bulgarie (1908), et fournit des consorts aux reines du Portugal et du Royaume-Uni. Ainsi, Édouard VII, fils de la reine Victoria (maison de Hanovre), prend le nom de son père, faisant passer le trône britannique dans la maison de Wettin en 1901. Durant la Première Guerre mondiale, la maison royale britannique prit le nom de Windsor comme nom de maison et comme nom de famille. Le roi Édouard VIII reçut le titre de duc de Windsor après son abdication en 1936 et le 9 avril 1952 Sa Majesté la Reine Élisabeth II choisit de porter le nom de Windsor faisant de son époux, le prince consort Philippe « le seul homme au pays non autorisé à donner son nom à ses propres enfants ». La souveraine a confirmé ce choix le 8 février 1960 pour elle, ses enfants et les descendants agnatiques qui portent le prédicat d'Altesse royale et le titre de prince ou princesse, mais les descendants agnatiques qui ne portent pas ces titres et prédicats portent le nom de Mountbatten-Windsor.

Le neveu d'Ernest Ier, Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha, cousin du Prince Albert, épousa en 1835 la reine de Portugal Marie II. Le Parlement ne lui octroya le titre honorifique de roi qu'à la naissance de leur premier enfant mâle, le futur Pierre V. Le prince Ferdinand devint alors roi consort sous le nom de Dom Fernando II sans fonder une nouvelle dynastie, car au Portugal de tout temps les femmes ont pu transmettre leurs noms patronymiques, à défaut d'enfant mâle.

Quant à Ferdinand de Saxe-Cobourg-Gotha, il fut élu prince de Bulgarie en 1887 sous le nom de Ferdinand Ier puis tsar des Bulgares en 1908, et fonda la branche bulgare de cette maison.

En 1816, Léopold de Saxe-Cobourg-Saalfeld, frère cadet du duc Ernest Ier, épouse la princesse héritière du Royaume-Uni, Charlotte, qui meurt en donnant naissance à un enfant mort-né l'année suivante. Il accepte le trône de Belgique et prête serment le 21 juillet 1831. Roi des Belges sous le nom de Léopold Ier, il fonde la maison royale de Belgique. Ses descendants portent les titres de duc de Saxe et prince de Saxe-Cobourg et Gotha jusqu'à la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle ils sont abandonnés par le roi Albert Ier, père de ma grand-mère Marie-José.

Quels sont ses parents ?

Albert, Prince de Belgique, Duc de Saxe, Prince de Saxe-Cobourg et Gotha et Duc de Brabant (1905-09) devient le troisième Roi des Belges le 23 décembre 1909, sous le nom d'Albert Ier, à la mort de son oncle Léopold II qui régna 44 ans. Né à Bruxelles le 8 avril 1875, il est mort dans un accident d'escalade dans la vallée de la Meuse, à Marche-les-Dames, le 17 février 1934.

En 1900, il épouse Élisabeth de Wittelsbach Duchesse en Bavière, issue de la branche cadette de la maison de Wittelsbach. Bien qu'issu d'une lignée germanique et mari d'une princesse allemande, le roi n'hésite pas en 1914 à défendre son pays, créé neutre, et de combattre l'invasion allemande.

Il devient l'objet d'un véritable mythe, avec les surnoms de Roi Soldat ou de Roi Chevalier.

La toponymie mémorielle est très présente en France : une rue et un pont de Dunkerque portent son nom. Il y a une avenue Albert Ier à Béziers, Blois, Grenoble, La Rochelle, Rueil-Malmaison, Thionville et Valenciennes, un boulevard à Bordeaux, un square à La Roche-sur-Yon, un jardin à Nice et un monument au Roi Soldat à Metz. À Caen, l'avenue longeant l'ancienne caserne de l'armée belge en 1914, porte son nom.

Il y a 95 ans, le 6 février 1926, par un vote unanime, Sa Majesté Albert Ier est élue à l'Institut de France au sein de l'Académie des sciences morales et politiques, dont sont actuellement membres S.S. le Pape émérite Benoit XVI, S.A.R. le Prince de Galles et S.M. le Roi d'Espagne Juan Carlos.

Il est intéressant de noter que le 1er mai 1926 l'Académie appelait à siéger, comme membre libre, M. Camille Barrère, ambassadeur de France à Rome auprès du Quirinal de 1897 à 1923 qui eut un rôle éminent durant cette longue période qui comprend l'assassinat du Roi Humbert Ier le 29 juillet 1900 et le changement d'alliances de son fils Victor-Emmanuel III qui ne renouvela pas celle avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie et participa personnellement à la Grande Guerre avec les Alliés, très souvent au front, soldat parmi les soldats, comme Albert Ier.

A plus d'un demi-siècle de distance, l'ambassadeur français renouvelait l'alliance scellée entre la France et la future Italie sur les champs de bataille de Magenta, de San Martino et de Solférino.

La jeunesse de la Reine

Marie José Charlotte Sophie Amélie Henriette Gabrielle de Saxe-Coburg et Gotha est née à Ostende, sur les rives de la mer du Nord, le 4 août 1906, troisième et dernière fille des princes héritiers Albert et Elisabeth de Wittelsbach, duchesse de Bavière, dans un pavillon que la reine Victoria avait offert à son oncle, Léopold Ier des Belges.

Albert et Elisabeth sont un couple très soudé et éduquent leurs enfants en calibrant avec sagesse la rigueur, le respect, l'amour, la liberté ; les règles établies par leur rang sont imposées aux petits Princes, sans dérogations, mais avec beaucoup d'affection et à leur écoute.

Marie José est une petite fille joyeuse, avec des yeux d'un bleu profond et les cheveux blonds, bouclés. Elle aime la musique et apprend à jouer du piano et du violon ; ses parents stimulent cette inclination naturelle qui restera, avec l'écriture, une des passions majeures de sa vie.

Pendant la Première Guerre mondiale, le Roi envoie ses enfants en Angleterre avec une institutrice, Mlle Hammersley, qui collectionne des photographies de personnages royaux, dont celui du prince héritier italien Humbert de Savoie, et elle lui parle du beau prince et peut-être à cette époque Marie José commence à rêver d'un avenir à ses côtés. J'ignore encore si l'institutrice a été invitée à inculquer un intérêt particulier pour ma grand-mère, mais très vite la photographie d'Umberto apparaît sur le piano bien-aimé de Marie José qui est inscrite au collège florentin exclusif de la Santissima Annunziata à Poggio Imperiale, afin de terminer ses études et d'apprendre l'italien.

Dans La Jeunesse d'une reine mon aïeule raconte sa première rencontre avec la famille royale italienne dans le château de Lispida, dont le 75ème anniversaire a été commémoré le 24 octobre 2004 par l'Association Internationale Reine Hélène avec une journée de manifestations culturelles et de bienfaisance.

La Reine Hélène l'attend et l'embrasse avec le transport; à ses côtés sa fille aînée Jolanda et le jeune Umberto. Pour le dîner arrivent les souverains belges à la joie de leur fille. Alors que les Rois Albert Ier et Victor-Emmanuel III visitent le front les jours suivants, les Reines, les deux Princesses et Umberto se rendent à Venise. Les deux adolescents sympathisent sans soupçonner un plan de leurs parents.

Après des études en Italie, Marie José retourne en Belgique, pour les terminer chez les Sœurs du Sacré-Cœur de Linthout, et elle accompagne sa mère lors de visites dans les hôpitaux, suit de nombreux concerts, quelques bals, des rencontres internationales, étudiant passionnément l'histoire et continuant les exercices au piano. Un jour, en France, avec sa mère elle rend visite à sa tante, la veuve de François II des Deux-Siciles ; Marie-Sophie regarde dans les yeux la jeune Marie José et murmure: « Mais est-il vrai que vous êtes fiancée à Umberto de Savoie? Restez loin des Savoie, je ne pourrai jamais approuver cette union ».

Marie José est toujours envoyée en Italie à l'occasion d'événements importants et se crée une bonne relation avec Mafalda en particulier et avec Giovanna. En 1922, le navire Ferruccio, sur lequel Umberto est en croisière, fait escale à Anvers et le protocole prévoit une rencontre entre la famille royale belge et le jeune prince, qui rencontre à nouveau Maria José.

En 1923, elle va à Racconigi puis à Naples, pour le mariage d'Amédée de Savoie-Aoste Duc des Pouilles, lors duquel Umberto et Maria José se donnent le bras lors du défilé des invités. En 1925, lors du mariage de Mafalda, la princesse belge représente encore ses parents, tandis qu'en 1928 les deux jeunes se rencontrent en Belgique, une dernière fois, avant les fiançailles officielles.

En 1929, Umberto part pour Bruxelles et voiture qu'il conduit personnellement et le cœur de la princesse bat en le voyant apparaître beau et charmant, agile et sportif, traditionnel et moderne, et si « charmant ». Dans le parc de la Comtesse van den Steen où ils sont invités, lors d'une promenade sur la lande romantique des collines des Ardennes, Umberto fait sa proposition de mariage à Marie José, qui accepte immédiatement et à son retour à la villa déclare : « Nous sommes fiancés ». Félicitations, émotion et officialisation. Avant de repartir, Umberto rend hommage au Soldat inconnu belge et subit un attentat de l'italien Ferdinando De Rosa, qui lui tire dessus, tandis que le Prince fait preuve d'un calme admirable tout en continuant la cérémonie protocolaire comme si de rien n'était. Marie José est fascinée par son sang froid et son courage.

Le 3 janvier 1930, le train de la famille royale quitte Bruxelles et arrive à Rome le 5 janvier. À la gare de Trastevere, Umberto monte à bord du train, avec un bouquet de roses pour sa fiancée et un pour sa belle-mère; jusqu'à la gare de Termini, où ils sont attendus par les souverains italiens, par la fenêtre ils saluent la foule qui se rassemble en masse le long des quais. Les célébrations et les réceptions prévues par le protocole se suivent jusqu'à la célébration civile dans la chapelle Pauline du Quirinal le 8 janvier.

Maria José trouve prête une robe conçue par Umberto, en velours blanc, très élégante. Le beau voile de dentelle est fermé par le diadème de perles et de diamants que la reine Marguerite a légué à son petit-fils bien-aimé.

La messe est grandiose et les invités arrivent du monde entier. Les cérémonies religieuses précèdent celles civiles et militaires et une grande et magnifique parade est organisée. A cette occasion le Roi Victor-Emmanuel fait un traquenard à Mussolini que les circonstances ont imposé comme chef du gouvernement mais avec lequel les relations ne sont que formelles. Durant le passage des troupes de l'armée de terre, en présence de toutes les autorités nationales et internationales, le Roi fait tomber son mouchoir et Mussolini le ramasse et lui restitue et Victor-Emmanuel l'en remercie plusieurs fois. Mussolini lui demande alors pourquoi il le remercie tant et mon bisaïeul déclare très fort pour que tous puissent l'entendre : *« Car c'est le seul endroit où le Roi d'Italie peut encore mettre le nez ».*

Les trois premières Reines d'Italie

Trop souvent on a essayé d'opposer la pensée et l'œuvre de mon aïeule à celle de sa belle-mère la Reine Hélène, comme certains l'avaient fait auparavant entre elle et sa belle-mère la Reine Marguerite. C'est une erreur profonde, car il y a beaucoup plus de continuité entre elles qu'il ne pourrait apparaître dans une analyse superficielle. Evidemment les époques étaient bien différentes de 1878 à 2001.

Marguerite a eu un rôle public bien avant que son mari ne devienne Roi puisque Victor-Emmanuel II était veuf et que, de facto, elle a été la première dame de 1878 à 1900, et a conservé une activité importante jusqu'à sa mort en 1926.

La Reine Hélène fut Princesse héritière quatre ans avant de devenir Reine pendant 46 ans. Rien ne laisser pas présager un règne rapide à la Princesse de Monténégro quand elle épousa le Prince de Naples en 1896 à l'âge de 23 ans. Mais un anarchiste venu des Usa assassina le Roi Humbert Ier le 29 juillet 1900 et changea beaucoup de projets.

Les trois Reines d'Italie auraient pu profiter de leur rang social élevé mais, suivant l'exemple du Vénérable Camille Costa de Beauregard, elles ont préféré dédier leur vie aux plus déshérités, à la jeunesse et à son éducation. Leur vie a été d'abnégation enracinée dans la foi en Dieu et dans le dévouement aux plus démunis. Comme Don Bosco, Timon David et bien d'autres éducateurs célèbres, elles se sont

préoccupées prioritairement de l'éducation totale des jeunes et notamment des jeunes défavorisés.

Leur forme de dévotion était diverse mais leur foi profonde et toutes les trois aimaient une veine artistique enracinée. On ignore souvent les talents poétiques et architecturaux de la Reine Hélène qui avait étudié au célèbre collège Smolny de l'aristocratie impériale à Saint-Petersbourg, car elle était la filleule du Tzar Alexandre II, et son père, Nicolas Ier, était un montagnard qui avait étudié et s'était diplômé au Lycée Louis-le-Grand de Paris..!

La personnalité de la Reine

La vie de ma grand-mère a été intense et longue. Plutôt que de la développer, j'ai choisi de partager avec vous quelques souvenirs. Un mot caractérise ma grand-mère : liberté.

Comme le Vicomte Alexis de Clérel de Tocqueville elle considérait que « La liberté n'existe pas sans morale, ni la morale sans foi ».

Elle n'a jamais été bigote et les expressions extérieures trop radicales ne lui plaisaient jamais mais elle avait conscience de son rôle.

Je ne me permettrais pas d'entrer dans les années italiennes si complexes de 1930 à 1946, car elles ne seraient pas fidèles à la vraie Marie-José en raison des nécessités protocolaires qui lui étaient imposées et qu'elle avait acceptées car elles les connaissaient même si elles ne les appréciaient guère.

Mais je vais essayer de contextualiser la vie à Rome de la Princesse de Piémont Marie José.

Sofia Jaccarino, fille de la confidente la plus proche de la reine Hélène, était très amie de ma grand-mère et elle avait un petit laboratoire de restauration des bronzes anciens dans un bâtiment surplombant le Forum romain, qui est devenu l'endroit idéal pour des conciliabules secrets pour chercher à renverser la dictature et faciliter la sortie du conflit de l'Italie.

Déjà ma grand-mère s'était créer une mezzanine dans une aile du palais du Quirinal où elle recevait des représentants de l'antifascisme et des personnalités honnies par le régime : le piémontais Pietro Badoglio (qui sera chef du gouvernement

en 1943 et 1944), le lombard Ivanoe Bonomi (Président du Comité de libération nationale en 1943, chef du gouvernement en 1944 et 1945 et Président du Sénat de 1948 à sa mort en 1951), le sicilien Vittorio Emanuele Orlando (qui sera Président de la Chambre des Députés en 1944 et 1945), le piémontais Luigi Einaudi (gouverneur de la Banque d'Italie de 1945 à 1948, Vice-Président du Conseil des ministres en 1947 et 1948 et chef de l'Etat de 1948 à 1955), le journaliste émilien Alberto Bergamini, le turinois chef d'Etat major Général Vittorio Ambrosio, mais aussi le prélat lombard Mgr Montini (futur Pape Saint Paul VI), de très nombreux intellectuels et tant d'autres personnes qui militaient pour la liberté et la paix de l'Italie et de l'Europe.

Marie José voulait rencontrer Benedetto Croce. Pour échapper aux contrôles auxquels le philosophe était soumis, un rendez-vous a été organisé à Pompéi: Croce a accompagné un archéologue portant sous son bras un rouleau de dessins comme s'il était un assistant et dans une salle du musée l'attendait mon aïeule. Croce lui confirma les sentiments des italiens sur le fascisme et mentionna la nécessité d'une intervention du souverain pour renverser l'alliance voulue par Mussolini, recouvrer la démocratie et éviter la reddition inconditionnelle

Ses relations au Vatican étaient intenses mais d'aucuns ont sous-estimé le fait qu'elle agissait en total accord avec son mari qui était trop surveillé par la police fasciste pour agir directement mais qui partageait parfaitement les projets, comme démontrent les mémoires de Ciano, le gendre de Mussolini.

L'engagement actif en faveur de la paix et de la liberté de Marie José est irréfutable et les milieux diplomatiques alliés parlaient dès 1943 de sa possible régence selon la procédure de la double abdication de son beau-père Victor-Emmanuel III et de son mari Umberto II, utilisée par Charles X le 2 août 1830.

Liberté

Le mot « liberté » est fondamental pour entrer dans l'intimité de ma grand-mère.

Il ne s'agissait pas de « libertaire » ou de « libéral » dont les connotations ne lui plaisaient pas.

Non. Ma grand-mère aimait la « liberté » au sens premier du terme. La liberté de chacun, de pensée et d'expressions sous toutes ses formes.

D’où son abjection pour tout et pour tous ceux qui l’offensait. Elle aimait citer Tocqueville : « Les despotes eux-mêmes ne nient pas que la liberté ne soit excellente; seulement ils ne la veulent que pour eux-mêmes, et ils soutiennent que tous les autres en sont indignes tout à fait ».

Ainsi on comprend facilement ce qu’elle pouvait penser à priori de Mussolini ou d’Hitler, de Lénine ou de Staline. Quand elle parlait d’eux, elle devenait très sévère

Du maître d’école italien et du peintre en bâtiment autrichien son opinion a été synthétisée admirablement par Charlie Chaplin dans son film « Le dictateur ».

Vous comprendrez donc que son rôle de princesse héritière de 1930 à 1946 n’a pas été facile alors que le régime fasciste niait ces principes fondamentaux.

En outre, elle n’a jamais pu ni voulu oublier la violation de la neutralité de son pays durant les deux guerres mondiales. Son enfance a été profondément marquée par les atrocités allemandes et elle a su dès sa jeune enfance que l’on ne joue pas avec la démocratie et avec les Droits de l’homme.

Pensez qu’elle a été sa souffrance en 1938 quand Mussolini a imposé les lois raciales fascistes pour lesquelles on évoque seulement la promulgation obligatoire par son beau-père sans jamais rappeler que leur abrogation fur une de ses premières décisions, le 20 janvier 1944.

Pour sa foi inconditionnelle en la liberté, mon aïeule ne pouvait pas supporter être instrumentalisée.

Par exemple certains chromistes, souvent par mauvaise foi, qualifiaient de « socialiste » le règne de son père Albert Ier et les deux premières décennies de celui de son beau-père Victor-Emmanuel III.

Chaque fois elle haussait le ton, ce qui n’était pas son habitude, et disait que la politique de leurs gouvernement était « sociale » et pas « socialiste ».

Les mots avaient une grande importance pour Marie-José et avant de les coucher sur le papier elle les soupesait longuement.

Un autre exemple de sa conception de la liberté mais aussi de la dignité :

Les 2 et 3 juin 1946 mon grand-père Umberto II avait convoqué un référendum institutionnel et les élections parlementaires.

Lorsqu'elle s'est rendue au bureau de vote Marie José a refusé les bulletins relatifs au référendum, car elle aurait considéré impossible que la Reine vote pour la monarchie et par son geste elle a voulu le faire savoir délibérément, s'attirant d'ailleurs des critiques des deux extrêmes politiques.

En conclusion je veux rappeler que ma grand-mère est décédée le 27 janvier 2001, 56 ans exactement après la libération de quelques 7.000 détenus dans les camps d'Auschwitz-Birkenau où plus d'un million de déportés y ont péri.

Un an après la mort de mon aïeule, le Conseil de l'Europe a institué une Journée du souvenir de l'Holocauste et de prévention des crimes contre l'humanité et l'ONU l'a créée en 1985. La date a été laissée libre de choix à chaque pays : l'Allemagne et la France ont choisi la date du 27 janvier.

Je crois que c'est un symbole qui aurait beaucoup ému Marie José qui a toujours condamné les violations de la liberté des Droits de l'Homme et qui a vécu un drame personnel la déportation de sa belle-sœur Mafalda de Savoie dans le camp d'extermination de Buchenwald le 28 aout 1944.

A elle et à toutes les victimes innocentes des déportations, de l'autoritarisme, des dictatures, des génocides, des actes de terrorisme et des atteintes à la « liberté » je dédie ce souvenir de mon inoubliable grand-mère Marie José.

Serge de Yougoslavie

Mesdames et Messieurs de l’Académie,

j’ai besoin de votre indulgence !

Je n’ai ni l’art de rédiger ni la manière de déclamer un discours académique.

Lorsque j’ai commencé à réfléchir à celui que je devrais prononcer, j’ai ressenti simultanément une angoisse et un grand bonheur.

Une angoisse d’abord. Tout ce que je pourrais dire a déjà été dit, redit, et mieux dit et je ne vois guère ce que je pourrais ajouter.

Tout ma vie j’ai admiré la culture et j’y ai participé avec dilettantisme, intérêt, respect et parfois humour, en particulier pour ma présidence des « Amis d’Oscar Wilde » au siècle dernier.

Si j’aime le chatoiement des idées, je manque de la fine broderie de la rhétorique.

De même que Tacite affirmait qu'on ne peut pas gouverner sans laconisme, de même, me semble-t-il, on ne peut pas remercier sans sobriété. Sinon, la reconnaissance se diluerait dans l'abondance des mots.

Je remercie chacun de ceux qui m'ont invité aux célébrations du bicentenaire de votre Académie, qui devait se tenir le 13 novembre dernier, mais qui a été renvoyé en raison de la pandémie.

Je suis heureuse d'exprimer ma gratitude à celles et ceux qui ont voulu renforcer nos liens.

Quatre arguments m'ont convaincue de donner suite à ce projet.

Le premier était la qualité de ceux qui m'ont proposé de devenir membre d'honneur. Leur attitude, dont je mesurais le désintéressement, m'a touché au plus profond de moi-même.

Le deuxième argument est que tout ce qui concerne la Savoie ne m'a jamais été étranger et que je la découvre avec joie, ces derniers mois, en particulier lors des 49èmes Journées azur européennes organisées du 18 au 20 septembre 2020 par l'Association Internationale Reine Hélène que préside depuis des années mon fils Serge.

Le troisième s'inscrit dans la continuité du précèdent, car j'ai suivi avec attention vos collaborations, en particulier l'ouverture des célébrations pour le sixième centenaire de l'érection du comté de Savoie en duché pour mon illustre aïeul Amédée VIII. J'ai lu et relu les compte-rendu et l'intervention de Serge et j'ai vraiment regretté de n'avoir pu être présente en 2016 à ce moment intime et sobre d'histoire, de poésie, de littérature et de musique. Vous avez su commémorer le descendant du comte vert et du comte rouge à travers des livres d'une passionnée de l'histoire de la dynastie dont la Providence m'a fait actuellement la doyenne.

Le quatrième tenait au fait que ma mère, l'inoubliable Reine Marie-José, m'a précédée dans cet honneur et que je ne saurais me dérober, car aujourd'hui, 20 ans après sa disparition, vous avez voulu honorer à nouveau sa mémoire à travers sa fille ainée.

Alors, après l'angoisse, surgissait un grand bonheur !

On ne peut espérer approcher sa vie, sa personnalité et son œuvre qu'en les abordant à partir d'angles différents, d'Ostende à Genève, en passant par Florence, Venise, Rome, Courmayeur, Merlinge et Cuernavaca. Et les observations qu'on est ainsi conduit à faire se recoupent, se modifient, et se corrigent entre elles.

Comme dans les partitions de piano, où les portées développent le chant simultané de la main gauche et de la main droite, Marie-José de Saxe-Cobourg-Gotha a suivi une trajectoire rectiligne qui n'était pas visible dès le début mais qui forme un unicum avec des principes non négociables : le respect des personnes et des institutions, de la démocratie et des territoires, de la tradition et de la modernité.

Ceux qui l'ont connue de près savent que souvent elle ressemblait à une adolescente prête à s'amuser de mots d'esprit et d'espiègleries, comme les étudiants des écoles qu'elle a fréquentées. C'est ainsi que je l'ai perçue plus j'avançais dans la vie.

Adolescente elle va désormais s'éloigner des siens pour étudier l'italien dans une illustre institution de Florence pendant la Grande Guerre. Son futur était tracé et l'amitié entre son père Albert Ier et le roi d'Italie Victor-Emmanuel III n'était pas absente des projets pour sa vie adulte.

Les deux souverains étaient alliés pour faire recouvrir la paix et la liberté à notre chère Europe et ils ont été élus à l'époque à l'Académie des Inscriptions et Belles lettres de l'Institut de France. Mais au-delà des valeurs et des actions courageuses qui

les animaient ils pensaient depuis des années à la continuité de leur règne en pensant à un destin commun pour leurs enfants. Ainsi, Marie-José de Belgique se prépara très jeune à devenir la troisième Reine de l'Italie unifiée par la Maison de Savoie au prix de la cession de son berceau : la Savoie.

Le temps est parfois cruel et peu de mois après son mariage avec le Prince de Piémont Humbert de Savoie ma mère eut la vive douleur de perdre son père, victime d'un accident de montagne.

Soixante cinq ans plus tard, quand elle habitait chez mon frère Victor-Emmanuel, ma mère lui demanda de mettre dans sa chambre un tableau représentant le Roi des Belges Albert Ier qu'elle avait vue dans son bureau. Et le dialogue a continué entre eux.

Mesdames, Messieurs de l'Académie,

Par votre choix, vous m'avez honorée et offert un moment d'immortalité à Marie-José de Savoie et je vous en suis très reconnaissante.

Je pourrais commencer par cet exercice traditionnel et liminaire de la Deprecatio chère aux anciens, et de l'humilité plus ou moins feinte. Je m'en abstiendrai car notre tâche est tellement immense que je voudrais me hâter de délaisser les politesses et les bagatelles cérémonieuses du seuil pour aborder sans retard tout ce qui fait le sel, la force, la dignité de l'aventure humaine, et qu'illustre avec tant d'éclat la fondation de cette Société sous le règne de Victor-Emmanuel Ier.

L'Association Internationale Reine Hélène, que j'ai l'honneur de présider, dédiera d'ailleurs l'an prochain des expositions et des conférences à ce grand souverain, à l'occasion du bicentenaire de son abdication et de l'avènement de son frère Charles-Félix, deux souverains méconnus et qui méritent mieux que ce qui a souvent été écrit sur nos deux derniers ducs de Savoie et rois de Sardaigne de la branche ainée de la dynastie.

Le propre du créateur est sans doute d'abord d'inscrire son action dans son temps. Mais aussi, et peut-être surtout, de la marquer de son empreinte et de lui permettre d'évoluer.

C'est ce qu'ont entrepris quatre personnes il y a deux siècles sans avoir été l'objet d'une création venant « d'en haut », comme l'illustre cousine française de notre vénérée Académie de Savoie.

Tout le démontre : depuis deux siècles vous n'ignorez rien des règles que cette société doit à la notoriété, au talent et à la courtoisie de ses membres, et vous en êtes des témoins, Mesdames et Messieurs.

Il est important de souligner qu'au début du XIXème siècle, alors que l'Europe traverse une période tourmentée qui fait des millions de morts, le renouveau est incarné par une Académie de Savoie qui a su conjuguer la culture et la fierté de ses origines.

Saint Bernard disait : «Ce n'est pas dans la connaissance qu'est le fruit, c'est dans l'art de le saisir».

C'est ce qu'ont fait quatre personnes influentes de leur époque.

- D’abord le comte François de Mouxy de Loche (1756-1837). En 1798 il réside à Turin où le commissaire du Directoire lui offre de devenir chef d'état-major du général Grouchy. Il refuse les propositions d’un gouvernement ennemi de celui de son roi. En 1814, pour récompenser son fidèle dévouement, Victor-Emmanuel Ier le nomme commandant du duché et de la ville d'Aoste. Au moment de sa retraite il reçoit le grade de major-général et la décoration des Saints Maurice et Lazare, par patentes royales du 30 avril 1817. Il entreprend de doter la Savoie d'une Société analogue à celle dont il avait fait partie à Turin ; de concert avec trois amis, Mgr Billiet, M. de Vignet et M. Raymond il crée la Société royale académique de Savoie qu’il présida jusqu’à sa mort, le 4 mars 1837, fête du Bienheureux Comte de Savoie Humbert III.

- Le cardinal Alexis Billiet (1783-1873) fut, quant à lui, incontestablement une personnalité remarquable. Professeur de théologie, puis supérieur du Grand-Séminaire et vicaire général du diocèse, il est associé à l’Académie naissante. Le 9 mars 1826, il est sacré évêque de Saint-Jean de Maurienne et en 1840 il est transféré au siège archiépiscopal de Chambéry. Devenu cardinal et sénateur de l'Empire, il s’intéresse toujours à l’Académie dont il a été pendant de longues années le président.

- Le comte Xavier de Vignet (1780-1844) appartient, pour sa part, à la meilleure noblesse de robe. Son père, Pierre-Louis, était sénateur au Sénat de Savoie et lui-même le fut le 4 septembre 1816. Sa mère était sœur de Joseph et de Xavier de Maistre et il avait épousé une sœur d’Alphonse de Lamartine. Il a publié un mémoire sur Humbert aux Blanches-Mains, où il cherche à prouver l'existence de Bérold de Saxe. En l842, l’Académie le nomme président par acclamation.

- M. Georges-Marie Raymond, enfin, préfet honoraire du collège royal, dès 1816 songe à créer à Chambéry une Société académique dont il sera installé comme secrétaire perpétuel dès la première séance.

Toute collectivité, toute famille, toute nation a besoin de légendes et c’est une grande chance quand la légende et l’histoire se recoupent, quand l’histoire est légendaire, quand la légende est historique. C’est le cas avec le fondateur de la dynastie de Savoie. Mais que sait-on vraiment de l’ascendance d’Humbert Ier ?

Selon les époques, on lui prête généreusement tel ou tel prestigieux ascendant. Mais presque personne n'insiste sur le fait qu'il a créé la seule dynastie millénaire originaire du territoire sur lequel elle a exercé le pouvoir. Cela signifie qu'il existait une culture locale bien enracinée et dont les particularités ont été respectés durant huit siècles avant de succomber à un centralisme.

Certaines académies des environs remontent au temps d'Emmanuel-Philibert et de son successeur Charles-Emmanuel Ier lorsque les derniers Valois puis les premiers Bourbons régnaient en France, mais l'Académie de Savoie, elle, a vu le jour alors que la renaissance d'Hautecombe et du duché allaient s'initier.

Après plus de vingt ans de divisions et de deuils le peuple savoyard se retrouvait ainsi réuni dans l'honneur et dans la grandeur. Et comme sous Louis XIII en France, l'antique et fier duché devait de se doter d'un lieu destiné à rassembler ses meilleures intelligences.

Victor-Emmanuel Ier était un homme de foi qui possédait le sens de l'État. Il était un homme de passion et de raison. Il avait caché la passion ardente de son retour dans le secret de son cœur lors de son séjour en Sardaigne, et il était rentré solennellement à Turin le 20 mai 1814. Mais il l'avait fait en plein jour contrairement à « Madame Royale » qui s'était vêtue de noir pour mettre un terme aux guerres fratricides ayant suivies la mort prématurée de son époux.

Victor-Emmanuel Ier ne cessait jamais de se soumettre au contrôle rigoureux de la méthode et de la raison, et il a préféré renoncer à tout ce qu'il avait attendu durant 18 interminables années plutôt que d'accepter un compromis qui sera pourtant réalisé avec succès par son lointain cousin Charles-Albert une décennie plus tard.

Quand je pense à Victor-Emmanuel Ier me vient spontanément à l'esprit le Duc de Bordeaux dit « Le Comte de Chambord » ou « Henri V » dont l'année 2020 marque le bicentenaire de la naissance. Et lui aussi avait refusé les compromis avec l'épisode du drapeau. Bon sang ne saurait mentir : son grand-père Charles X, comme son frère Louis XVIII, avait épousé une sœur de Victor Emmanuel Ier et de Charles-Félix.

Alors que l'Académie de Savoie se créait le philosophe et orientaliste Constantin-François Chassebœuf de La Giraudais, comte Volney, mourait le 25 avril 1820 à Paris et le successeur à son fauteuil à l'Académie française fut Claude Emmanuel marquis de Pastoret qui après avoir présidé l'Assemblée législative en octobre 1791 fut président de la Chambre des pairs en 1829 et se démit en 1830 de toutes ses fonctions publiques pour refus de serment au nouveau régime du roi des Français de Louis-Philippe et il sera tuteur des enfants du duc de Berry, en particulier du duc de Bordeaux « Henri V ».

Fondée en 1820, la Société Académique de Savoie a été officiellement reconnue par Lettres -Patentes du roi de Sardaigne, Charles-Félix, en date du 23 juillet 1827, ainsi libellées :

« Nos augustes ancêtres ont toujours reconnu que la culture des Arts et des Lettres contribua à la gloire des Etats et mérite ainsi la plus honorable. Depuis lors, la Société Académique de Savoie, à la faveur d'une existence affermie, a pu régulariser ses opérations et donner à ses travaux une telle activité qu'elle a déjà publié deux volumes de « Mémoires » auxquels ont applaudi des savants de plusieurs pays. Ces diverses considérations nous ont déterminé à donner maintenant à cette Société, non seulement une existence légale, mais encore de nouvelles preuves de notre satisfaction, et particulièrement à confirmer une fondation qu'a déjà faite en sa faveur, le général Comte de Boigne, l'un de ses membres. C'est pourquoi (…) nous avons approuvé et approuvons la Société Académique établie à Chambéry, ainsi que ses Statuts par elle faits et qui seront annexés aux présentes, après avoir été versés, de notre ordre, par notre Premier Secrétaire pour les Affaires internes, et en la prenant sous notre spéciale protection, nous lui accordons le titre de Société Royale Académique de Savoie ».

L’un de ses premiers membres fut Joseph François Michaud (1767-1839) qui, après ses études à Bourg-en-Bresse, revint en Savoie avant de rejoindre Paris où en 1796 il publie un livre dédié à « Madame Royale », la princesse Marie-Thérèse, première fille de Louis XVI et seule survivante de la famille royale, qui a été relâchée par le Directoire. Il sera élu le 5 août 1813 au fauteuil n°29 succédant à l’auteur dramatique Jean-François Cailhava mort le 26 juin 1813 (fauteuil n°29 occupé aujourd’hui par M. Amin Maalouf, admirateur déclaré de Joseph). Joseph avait longtemps eu des correspondances secrètes avec les futurs Louis XVIII et Charles X. Il est nommé officier de la Légion d’honneur le 19 août 1814 et est élu l’année suivante député de l’Ain. En 1820, il engage comme collaborateur Jean Poujoulat. La même année, il est élu, tout comme son frère Louis Gabriel, membre effectif de l’Académie de Savoie, lors de sa création, au côté notamment des frères Joseph et Xavier de Maistre. En mai 1830, il entreprend avec Poujoulat un voyage qui les mène en Grèce, Constantinople et à Jérusalem. Poujoulat rentre seul à Paris par la Syrie et Joseph se rend en Égypte. Il est de retour à Paris en août 1831 et il meurt le 30 septembre 1839. Le drap mortuaire fut tenu notamment par François-René de Chateaubriand qui était un ami de longue date. Il est enterré au cimetière de Passy où une statue a été érigée à sa mémoire. Son esprit a été célébré tant par Pierre Flourens, son successeur à l’Académie française, que par François-Auguste Mignet qui le reçut.

Évoquer Michaud est pour moi l’occasion de louer les relations entre les deux sociétés. Il était chevalier de l’Ordre de Malte et de l’ordre du Saint-Sépulcre et a été le premier membre de l’Académie de Savoie à siéger à l’Académie Française à laquelle, en guise de conclusion, je veux rendre hommage, en particulier à son Secrétaire Perpétuel qui honore par sa présence cette célébration du bicentenaire, Mme Hélène Carrère d’Encausse.

Qu’il me soit permis de lui exprimer ma gratitude, ainsi qu'au Président Jean-Olivier Viout et aux membres de son efficace bureau auxquels j’adresse ma reconnaissance et mes plus vifs remerciements.

Le prince Alexandre est le fils aîné du régent Paul de Yougoslavie (1893-1976) et de son épouse la princesse Olga de Grèce (1903-1997), elle-même fille du prince Nicolas de Grèce (1872-1938) et de sa femme la grande-duchesse Hélène Vladimirovna de Russie (1882-1957).

Le 12 février 1955, Alexandre épouse, à Cascais, la princesse Maria-Pia de Savoie (en) (1934), fille du roi Humbert II d'Italie (1904-1983) et de la princesse Marie-José de Belgique (1906-2001).

De ce mariage, qui se termine par un divorce en 1967, naissent officiellement quatre enfants :

Dimitri de Yougoslavie (1958), prince de Yougoslavie1 ;

Michel de Yougoslavie (1958), prince de Yougoslavie ;

Serge de Yougoslavie (1963), prince de Yougoslavie ;

Hélène de Yougoslavie (1963), princesse de Yougoslavie.

Le 2 novembre 1973, le prince Alexandre se remarie (civilement), à Paris, à la princesse Barbara de Liechtenstein2 (1942), fille du prince Jean-François de Paule de Liechtenstein et de son épouse la comtesse Caroline de Ledebur-Wicheln. De cette seconde union naît un fils :

Dushan de Yougoslavie (1977), prince de Yougoslavie, marié civilement à Valerie DeMuzio (citoyenne américaine) à New York le 3 juillet 2018 et religieusement à Oplenac le 25 mai 20193.

La princesse Maria Pia, Elena, Elisabetha, Margherita, Milena, Mafalda, Ludovica, Tecla, Gennara de Savoie est née à Naples le 24 septembre 1934. Elle est le premier enfant du prince héritier Umberto d'Italie et de la princesse Marie-José de Belgique.

Sa mère la princesse Marie José a la douleur de perdre son père le roi Albert I au début de sa grossesse. La petite enfance de Maria Pia se passe entre le palais du Quirinal et la Villa Savoie.

960x540

La famille s'agrandit avec la naissance du prince Victor Emmanuel, prince de Naples en 1937 puis la princesse Marie Gabrielle en 1940.

unnamedmp7

Le 2 février 1943 voit le jour la princesse Marie Béatrice. Ici, la famille au complet lors du baptême de la petite princesse et jour de communion de la princesse Maria Pia.

unnamedmp98

Le 3 septembre 1943, le roi Victor Emmanuel III se retire dans le Sud du pays. Il est pressé d'abdiquer en faveur de son fils mais il est déjà probablement trop tard pour espérer sauver la monarchie en Italie même si Umberto et Marie José incarnent une nouvelle génération qui n'a jamais caché son hostilité au régime de Mussolini. La même année, Maria-Pia suit sa famille en exil. Le prince Umberto et sa famille s'installent à Oberhofen en Suisse et reviennent à Rome à la fin de la guerre.

unnamedmp77

Le 9 mai 1946, le roi Victor Emmanuel finit par abdiquer. Umberto et Marie José deviennent roi et reine d'Italie dans un contexte politique des plus tourmentés. Un référendum est organisé et voit la victoire (contestée par certains) à 54% des opposants à la monarchie. La famille royale est contrainte à l'exil.

unnamedmp785

La princesse Maria Pia et ses soeurs les princesses Marie Gabrielle et Marie Béatrice s'installent avec leur père à Estoril au Portugal tandis que le prince de Naples suit sa mère en Suisse. Le couple royal mènera alors des vies séparées, se retrouvant lors des grands événements familiaux et du Gotha. Comme l'expliquera plus tard la reine Marie José, chacun vécut l'exil à sa manière et très douloureusement en silence pour le roi Umberto.

unnamedmp10

C’est lors de la célèbre croisière “Agamemnon” organisée en Grèce par la reine Frederika de Grèce, que la princesse Maria-Pia fait la connaissance du prince Alexandre de Yougoslavie, son aîné de dix ans, fils du prince régent Paul de Yougoslavie et de la princesse Olga de Grèce. La princesse Maria-Pia et le prince Alexandre se fiancent en Suisse, le lendemain des 20 ans de la princesse, le 25 septembre 1954.

unnamedmp20

C’est au Portugal à Cascais qu’est célébré le mariage religieux le 12 février 195 en présence de nombreux représentants de familles royales au regard des liens familiaux des mariés. Ce sera aussi un grand rassemblement des monarchistes italiens.

unnamedmp2

Le couple s’installe en France. Des jumeaux naissent à Boulogne Billancourt le 18 juin 1958, les princes Michel et Dimitri de Yougoslavie. Le prince Alexandre et la princesse Maria Pia sont bien évidemment présents à Bruxelles en décembre 1960 lors du mariage du cousin de la princesse, le roi Baudouin.

Le 12 mars 1963, un second couple de jumeaux voient le jour, le prince Serge et la princesse Hélène.

unnamedmp1

La demeure du couple princier est le lieu de rendez-vous habituel du comte et de la comtesse de Paris avec leurs enfants. Le prince Alexandre a en effet fait installer une salle de cinéma ce qui attire d’autant plus les enfants du comte de Paris comme le relate dans ses mémoires le prince Michel de Grèce qui vivait à cette époque avec la famille de France au Coeur-Volant.

unnamedmp52

La princesse Marie-Pia et le princesse Alexandre divorcent en décembre 1967. La princesse confiera : ” J‘ai mené une vie impossible à mon entourage et à moi-même. J’avais une peur panique et une véritable angoisse qu’il arrive quelque chose à mes enfants. J’étais abusivement protectrice” Toutes nos sorties étaient gâchées, nous arrivions en retard car je refusais de quitter la maison avant que mes enfants soient endormis. Et dès que nous étions sortis, je ne cessai de me faire du souci. La pauvre nurse a eu à mon égard une patience angélique“. (extrait de Point de Vue n 1154 du 4 septembre 1970).

Après son divorce, la princesse Maria Pia travaille pour un magazine italien et un journal américain. Elle réalisera d’ailleurs une interview de Salvator Dali et posera pour des photos avec des vêtements des collections Dior ou Cerruti.

french_020212_03_1352460a

La princesse partage depuis son divorce la vie du prince Michel de Bourbon-Parme, fils du prince René de Bourbon-Parme et de la princesse Marguerite de Danemark. Ils se sont mariés à Palm Beach en Floride en 2003 après que le prince ait obtenu de son côté son divorce.

La princesse Marie-Pia d’Italie est grand-mère de trois petits-enfants : Milena (1988), Nastasia (1991) et Léopold (1997), enfants de sa fille le princesse Hélène et de Thierry Gaubert.

La princesse qui préside le prix Oscar Wilde, se partage désormais entre la Floride, la France et des escapades en Italie où vit son fils le prince Serge. (Merci à Corentine pour cet article – Copyright photos : Point de Vue & DR)

Régine · Actualité 2014, Bourbon-Parme, Italie, Yougoslavie · 12 comments